

Par Marie Girault

## Artension N° 135 janv fev 2016

1966 : Naissance à Olomouc (Moravie), deux ans avant le « Printemps de Prague ». 1974-1990 : Suit les cours de l'École Populaire des Beaux-Arts de sa ville natale tout en faisant des études de médecine. 1983 : Crée et anime dans son lycée en hommage à Alfred Jarry, la Nouvelle Société de Pataphysique. 1991 : Médecin, il milite pour une pratique plus holistique qu'interventionniste et continue de se former dans différents pays européens. 1999 : Pratique la médecine à Paris et s'installe en banlieue Nord, à Saint-Denis. Participe à plusieurs salons artistiques ensuite. 2010 : Premières expositions personnelles, Maison de Radio de France et TIM Art Gallery (Paris). 2011 : Expos persos Galerie Oldricha Simacka et Opéra (Olomouc). 2012 : Cosigne avec d'autres artistes, son ami le photographe René Granier en particulier, Notre manifeste des témoins de l'époque formidable, qui fait suite à des textes plus personnels sur sa conception de l'art : La quête des antipodes et L'Androidognosie. Contact : <http://granierkubalek.com> Cote : 450 à 5000 €

Igor Kubalek Squelette et métaphysique

Il parle d'Olomouc, splendeur de l'ancien empire austrohongrois, à moins d'une heure de route de Přebor où naquit un certain Sigmund Freud... Mais de sa peinture, on ne saura rien.

« Et la force de l'inconscient, vous y croyez ? » Facétieux, Igor Kubalek rétorque que « de temps en temps, un cigare est juste un cigare »... Il a beau être tchèque, Kubalek est de temps en temps un peu Égyptien, un peu chat. « Quel être, pourvu d'une seule voix... » Ainsi commence l'énigme posée à Orphée par le Sphinx sur les remparts de Thèbes. De sa vie en République Tchèque avant la France, de ses études de médecine, Kubalek parle, un peu. Et c'est l'histoire de la vieille Europe qui déferle. La Moravie d'abord, entre Gdańsk et Venise sur la route de l'ambre il y a plusieurs milliers d'années. Olomouc, sa ville natale, splendeur de l'ancien empire austro-hongrois, à moins d'une heure de route de Přebor où naquit un certain Sigmund Freud... Mais de sa peinture, on ne saura rien. Des portraits de famille par dizaines emplissent l'atelier comme un grand théâtre. Ami, père, mère, sœur, tantes, cousins... posent sur le visiteur des yeux de statue. D'une toile à l'autre les titres creusent encore la distance : Sois fort mon fils ou Il faut se battre dans la vie ! Des êtres renvoyés à leur destin, pris dans les rets du devoir. Tournés vers le dedans, leurs yeux fixent pourtant. Chez Kubalek, ce sont les tableaux qui nous regardent. Et questionnent. Un enfant trône dans son camion à roulette, l'index pointé. Bénédiction ? Questionnement ? Injonction plutôt, rétorque le peintre. « Quel être, pourvu d'une seule voix... » Enfance et esprit D'autres tableaux encore. Des dizaines de petits sujets, inspirés par une collection de fèves, peints comme des jouets. Spiderman, dans son costume d'homme araignée, Robin des bois avec son arc... Kubalek brouille les pistes. Passe d'un univers à un autre, avec le sérieux d'un joueur d'échecs. Un Golgotha et son Christ en croix, moitié florentin, moitié gothique, à manipuler en dix volets peints sur un meuble-retable. Au revers, un autre univers, des vues de l'intérieur de l'atelier, comme un jeu de miroir. Et lorsqu'il peint les portraits réalistes et souriants de ses proches, c'est pour les réduire à l'anecdote du format, petit tondo ou miniatures, interchangeable comme des camées. Kubalek peint moins qu'il ne donne à voir, de la peinture, le squelette. Le moment sec de la référence. Photos de familles, peinture religieuse, fèves de la chandeleur, imagerie antique, trophée, médailles. Il peint et fabrique des artefacts. Il faut bien nous donner à voir, puisque nous voulons Les Camoins - 2015 - Acrylique sur toile - 140 x 200 cm. à droite : Famille dans le jardin - 2015 - Huile sur papier Chromolux - 100 x 70 cm voir. Mais l'essentiel est invisible. La peinture de Kubalek est une métaphysique. Et le motif du crâne de la bête à cornes, représenté un peu partout, qui s'impose comme une signature, nous le rappelle. « La seule chose qui est certaine dans la vie c'est la mort. Disparition ? Transformation ? Nous ne le saurons jamais. » Il

veut bien mettre en scène les preuves de la peinture, mais rien n'est plus éloigné de sa quête. Il abhorre « le réalisme positiviste qui ne mène qu'au totalitarisme, qu'il vienne des anciens soviets, de l'islamisme radical, ou du national socialiste fasciste... Tous ceux qui croient savoir car ils affirment posséder les preuves ». Et il poursuit sur les années de plomb, le communisme, la chute du rideau de fer, la Pérestroïka et « le politiquement correct qui singe l'ancienne nomenklatura ». Puis s'emporte. « Le collectivisme est le pire des maux ! » Quelque chose s'infiltré entre les figures. « Je revendique une petite part d'imprévu, d'imaginaire, de fuite. ». Quelque chose se faufile sous le carcan du discours anti-idéologique et de la dialectique. Quelque chose qui s'avance, au-delà des formes, des artefacts et du pré-texte à peindre... Qui se dessine, se dévoile et qui ne demande qu'à grandir encore. Cela s'appelle... L'intime.